

BAPTISTE ET ROSALIE

Baptiste avait rencontré Rosalie au marché, devant un étal de légumes. En fait, il s'était fait rencontrer par elle.

Il examinait avec plaisir un assortiment de poireaux. Dans le brouhaha des échanges commerciaux, la voix de Rosalie l'avait frappé. Il n'aurait su dire si cette sensation d'avoir à la place des feuilles deux huîtres ouvertes rétractées par un filet de citron lui faisait plaisir ou mal. Il leva les yeux et la vit.

Une musaraigne surexcitée.

-Oui ?

-Je voudrais un kilo de carottes, mais des grosses. Les plus grosses.

Elle montrait du doigt les plus volumineuses carottes. Son doigt était tout petit. Les bacchantes du maraîcher se redressèrent, découvrant des dents de canasson âgé : jaunes et déchaussées.

Autour de Baptiste fusèrent quelques rires. Le marchand saisit une carotte cylindrique, impériale, 25 centimètres, un diamètre de 8 centimètres, l'empoigna en son milieu, la regarda, chercha un défaut.

Les rires devinrent gras. Rosalie, d'abord perplexe et qui ricanait un peu, par empathie, soudain rougit et se confondit en explications.

-C'est pour les râper... plus elles sont grosses, plus c'est pratique... on en perd moins... Pour les éplucher c'est mieux aussi... il vaut mieux mettre une grosse carotte que plusieurs petites...

Ici il y eut un éclat de rire général et le teint de Rosalie fonça. Elle continua à se défendre d'une voix brisée.

-Ça va plus vite...

-Mais certainement madame, dit le maraîcher qui souriait d'une oreille à l'autre. 5 kilos ?

Rosalie avait le maintien d'une fleur fanée. Ses yeux hagards tombèrent sur Baptiste.

Il ne riait pas, lui. Un petit homme tassé, massif, toute la physionomie dévorée par un crin noir et lustré. Il en a dans le dos, sur les épaules, jusqu'entre les doigts de pieds.

Je connais bien Baptiste, c'est mon meilleur ami. Il est velu comme un singe. Il a le vocabulaire d'un singe.

C'est un très brave homme.

Il scrutait Rosalie, retranché derrière ses poils, à l'abri pensait-il. Tout ça ne le faisait pas rire, lui. D'abord parce qu'il n'avait aucun humour. Ensuite parce qu'il n'osait plus, dans cette ambiance de liesse populaire, se faire servir une botte de poireaux.

Baptiste n'aime pas parler. Il a trop de mal. Il lui faut une longue mise en condition pour courir l'aventure de faire ses achats.

Résigné et le ventre vide, il se résolut à venir chez moi. Je lui fais quelquefois à manger quand il a raté ses courses. Si je ne suis pas là, il se fait lui-même à manger. Je ne ferme jamais ma porte.

Tandis qu'il s'éloignait de sa démarche d'éléphanteau, Rosalie le rejoignit en trotinant.

Elle lui confia son filet. Déséquilibré par dix kilos de carottes colossales, il ne pouvait plus fuir.

-Les gens sont méchants, fit-elle remarquer. Je n'ai rien dit de mal. Qu'est-ce qu'ils peuvent avoir l'esprit mal placé ! Ça

les amuse... je suis dégoûtée des carottes. Tenez, je vous les offre. Vous ne vous êtes pas moqué de moi, vous. On voit tout de suite que vous êtes bon... Pas comme les autres. Je peux vous accompagner ?

-Hon.

-Merci, c'est gentil. Je suis tellement remuée ! Je ne mettrai plus les pieds dans ce marché, c'est ridicule ! Qu'est-ce que je vais faire de dix kilos de carottes ? Tenez, je vais vous préparer un bon petit plat, si vous voulez. Il faut du jus de viande et du cerfeuil. Vous en avez ? On va les écouler, ces carottes... Ah, c'est là que vous habitez ? Ça n'a pas l'air en très bon état. Enfin, quand on n'a pas les moyens... Moi je suis dans les HLM de l'autre côté de l'avenue, vous savez ? C'est propre, on ne peut pas dire. Vous viendrez, hein, je vous invite de bon cœur. Je suis bien contente de vous avoir rencontré. Si vous n'aviez pas été là...

Baptiste suait à grosses gouttes.

J'habite au sixième étage sans ascenseur. Avec une petite bouteille, c'est faisable.

Le bras lui faisait mal, il se sentait désespéré. Dans son dos, Rosalie gazouillait avec entrain. Il devinait au son de sa voix qu'elle était heureuse, et ça l'attendrissait. Il devinait aussi que par le biais de cette belette qui bavardait sans pouvoir s'en empêcher avec sa voix à cailler le sang, la Femme faisait irruption dans sa vie. Ça l'effarait et le subjuguait en même temps. Il n'était pas sûr d'en avoir envie. Il ne savait pas s'il en serait capable. Ça ne l'ennuyait pas tant que ça de rester vierge.

Je vis bien quand ils entrèrent chez moi qu'il avait les jetons.

Rosalie m'embrassa, confuse, et se précipita à la cuisine en

discutant toute seule. Baptiste me regarda et s'éclaircit la voix. Je connaissais cette manie qu'il avait de se décalaminer les conduits. C'était pour respirer plus librement, pas pour prendre la parole.

Rosalie continuait, de son côté, à limer le silence. Le flot de ses phrases s'amenuisait en un douloureux ruisselet. J'allai la rejoindre. La beauté de son regard me frappa. Le regard d'une petite fille qui apprend à parler et que personne n'écoute.

Lorsqu'elle sut que je n'étais pas la femme de Baptiste, elle reprit du poil de la bête.

-Vous avez du cerfeuil ? Non, je préfère un couteau comme ça, les économes, on n'en finit pas. Voyez, je vais les couper en petits dés. Non, non, je me débrouille. Il me faudrait du jus de viande, aussi. Vous le connaissez depuis longtemps, Baptiste ? Moi depuis vingt minutes. Il a pas l'air comme les autres. Je veux dire les hommes... il n'y a qu'un truc qui les intéresse, hein. Enfin pas tous peut-être. Baptiste il a l'air différent.

J'acquiesçai en reculant. Elle avait déjà aménagé la moitié de ma cuisine et redécouvert un pot de gingembre que j'avais perdu depuis huit mois. Les épices s'alignaient au-dessus du fourneau, rangées par ordre alphabétique.

Je battis en retraite.

Ils repartirent main dans la main. Pendant une semaine je n'eus plus de nouvelles et je mangeai des carottes matin, midi et soir.

Ils revinrent chez moi et je les hébergeai pendant trois jours. Baptiste avait maigri et était habillé avec goût. Ses cheveux et ses poils disciplinés révélaient comme jamais sa physionomie angoissée. Rosalie continuait à envahir l'espace

sonore avec l'entrain d'un troupeau de pintades, sans jamais rien dire. J'en appris plus de ses prunelles violettes qu'assombrissait jusqu'au noir la hantise de n'être pas aimée. Et pourtant Baptiste l'aimait. Mais jusqu'en son sommeil elle murmurait des mots sans suite entrecoupés d'ardents : "tu m'écoutes ?"

Baptiste l'aimait, mais il n'arrivait pas à l'écouter. Moi non plus. Nous n'étions pas des géants.

J'en appris un peu plus en rencontrant par hasard son père, un avocat en vogue. Pour lui, Rosalie surfait à la frontière entre la débilité légère et la médiocrité commune.

Je laissai ce crétin cultivé à son nombrillisme avec la sensation d'un irrémédiable saccage. La petite Rosalie m'apparaissait comme un village indien après le passage d'une horde de jésuites. Veuve de sa nudité et de son innocence, protégée de maux qu'elle aurait acceptés, contrainte à une discipline incompréhensible. Elle faisait du bruit, beaucoup de bruit. Elle piaulait à tue-tête, petit animal sauvage crevant au fond d'une trappe dont plus personne ne se rappelait l'emplacement. Baptiste avait beau l'étreindre de toute sa force, c'était trop tard. Elle était foutue.

Je m'en rendis compte bien avant lui.

Ils s'installèrent ensemble.

Rosalie aurait dû être au comble du bonheur. Elle le savait et jouait bravement son rôle. Baptiste, de son côté, commença à s'exprimer. Lui ne prétendait pas être heureux. Il ne comprenait plus sa vie. Un dialogue s'amorça, mais ce n'était pas le bon.

-Et il lui a dit ça d'un ton... tu aurais vu... tu m'écoutes ?

-Ah mais non, bordel de dieu, non ! Tu vas la fermer oui ou merde ? Tu vois pas que je lis ?

-Mais mon chéri, il fallait me le dire...

-Mais c'est pas vrai, c'est pas possible, bon sang, ça dans ma main, c'est un journal, je le tiens devant mes yeux et je le regarde, je demande pas l'impossible quand même, trois minutes, trois minutes de tranquillité pour savoir qui a gagné le match, c'est trop peut-être ? Merde, je suis pas Einstein, je peux pas moi écouter tes conneries et lire en même temps, il me faut un minimum de concentration, tu peux pas comprendre ça ?

Elle éclatait en sanglots. Il la consolait.

Leur intérieur, quand ils n'y étaient pas, vous enveloppait et vous protégeait. On n'avait plus envie de s'en aller. Quand ils y étaient, on n'osait pas entrer, tant ils avaient besoin de diversion.

-Et pourtant je l'aime, me disait Baptiste.

Et un jour :

-Il faut qu'on se sépare. Je vais lui expliquer.

Mais les mois passèrent et il ne lui expliqua pas. Il n'en eut pas le courage.

Elle devenait d'une beauté si tragique qu'on arrivait à ne plus l'entendre. Ses yeux pervenche achevèrent de ronger son petit visage en triangle. Elle perdit du poids, elle qui en avait si peu. Ses gestes convulsifs suivaient une chorégraphie secrète qui finissait par nous toucher. Son étrange élégance. Tout en elle nous parlait d'elle, sauf ce torrent de mots dont elle n'arrivait pas à se défaire.

Un jour Baptiste, qui parlait de plus en plus, me dit :

-Je la quitte, j'en peux plus. Et il ajouta : tu le sais, toi, que je suis pas un salaud.

J'avais beau le savoir, l'énormité de sa cruauté me coupa le

souffle. Rosalie débarqua une nuit chez moi.

-Ça fait trois jours, monologua-t-elle d'une voix qui venait de toutes les douleurs. C'est pas possible. Il ne m'a rien dit, rien... il lui est arrivé quelque chose peut-être ? J'ai téléphoné à tous les hôpitaux. Tu crois toi qu'il m'a larguée ? Ça me laisse sans voix... Mais qu'est-ce qui n'allait pas ? Je croyais qu'il m'aimait. J'y comprends rien à rien, j'ai jamais rien compris de toute façon. Les mecs... tout le monde d'ailleurs. Il était pas pareil pourtant... Il aurait pu au moins m'avertir... pour ce que ça change... Je me suis fait un sang d'encre. À quoi ça sert de vivre, tu peux me le dire ? Pour être toujours cassée par tout le monde... Moi j'y ai plus goût. Ça ne m'intéresse plus. Je vais plus chercher, y'a rien à comprendre. Je suis trop conne de toute façon, ça finit par me dégoûter moi-même. Une merde, une supermerde, voilà ce que je suis. Il a bien fait de foutre le camp. Il aurait pu au moins laisser un mot. Un mot, ça l'aurait pas tué. Même pas l'aumône d'une petite lettre. Ah je te jure, et c'est l'automne en plus, il fait un temps de chiottes. Je dégueulerais la terre entière si je le pouvais, et moi avec.

Elle s'en alla une heure plus tard, sans imperméable, sous une pluie battante. Ainsi finit la première partie de leur histoire. Elle a l'air d'un carnage. Ça fait dix-sept ans.

Baptiste, depuis que Rosalie lui a appris à parler, a étendu son vocabulaire à tel point qu'il est guide aujourd'hui et converse en quatre langues. Il converse tant que parfois je regrette l'époque où il ne s'exprimait que par ses postures et ses regards. Sa femme est charmante et pleine d'indulgence.

Rosalie a épousé un universitaire qui la méprise, la trouve bandante et lui a fait trois surdoués. Elle a beaucoup grossi,

c'est une vraie tour. Elle n'ose plus parler. Son élite d'époux lui a clairement démontré qu'elle ne l'ouvrait que pour dire des conneries.

Ça, c'est la surface des choses. Mais...

Ils ne pouvaient pas vivre ensemble, ni rester orphelins l'un de l'autre. Ils se revoient. Il ne lui en veut pas d'avoir été obligé de la quitter. Elle ne lui en veut pas d'être revenu. Je leur prête ma mansarde de temps en temps, toujours la même, dans cet immeuble promis à la démolition. Ils s'aiment encore, ils s'aiment plus qu'avant. Ils ont vieilli.

Ils ne se payent plus de mots.